

Bien souvent, de loin, avant d'oser entrer, j'avais examiné ces choses, pensant que c'était le jardin de quelque richard ou d'un prince ; mais le passage continuel des vieilles femmes, leur cabas sous le coude, des ouvriers, des enfants, des soldats, m'avait enfin appris qu'on pouvait passer, et j'étais entré comme tout le monde.

Voilà l'un de mes plus beaux moments à Paris. Au moins, là, tout n'était pas des pierres, au moins ces plantes vivaient. Ah ! c'est quelque chose de voir la vie ! Oui, j'en étais content, tellement content, que l'attendrissement me gagnait, et que je m'assis sur un banc à l'intérieur pour regarder, respirer et presque fondre en larmes. Depuis trois mois je n'avais pas vu d'autre verdure que les grandes allées en murailles des Tuileries, je ne savais pas ce qui me manquait, alors je le compris et je me promis bien de revenir. Ah ! s'il était tombé seulement un peu de rosée, cela m'aurait fait encore du bien ; mais il ne tombe pas de rosée à Paris ; tout est sec en été, tout est boueux en hiver.

La cage des serpents, derrière une file de vitres grises ; le vieil éléphant, derrière ses hautes palissades ; la girafe avec sa tête de cheval au bout d'un long cou de cigogne, et qui broute les feuilles sur des arbres de vingt pieds ; les bâtisses rondes en briques rouges ; les oiseaux de la Chine et d'ailleurs, qui ressemblent à nos poules, à nos oies, à nos canards ; les aigles qui crient, en regardant à travers leurs barreaux les pigeons dans les nues et qui veulent tout à coup s'envoler ; les vantours qui perdent leurs plumes et laissent pendre la tête au bout de leur long cou, nu comme un ver ; les singes qui sautent et font des grimaces ; les ours dans leurs fosses, qui se roulent sur le pavé brûlant et regardant en louchant ceux qui leur jettent du pain ; les tigres, les lions qui bâillent ; les hyènes, des espèces de cochons avec des têtes de chauves-souris, qui répandent une odeur très-mauvaise, tout cela, pour moi, c'était de la vieilleries, comme ces carcasses de baleines et d'animaux d'avant le déluge, qui sont enfermées, avec des étiquettes, dans une grande bâtisse bien propre, et qui ressemblent à des poutres vermoulues. Je les regardais bien, mais j'aimais mieux la verdure, et rien qu'un épervier dans la montagne, quand il passe d'une roche à l'autre en jetant son cri sauvage, rien qu'un bœuf qui fume à la charrue, ou un chien de berger qui rassemble le troupeau, me paraissait mille fois plus beau que ces aigles, ces hyènes et ces lions décrépits.

C'est après avoir traversé la grande allée de tilleuls et de hêtres au milieu,—près des magnifiques baraques en verre où les plantes d'Amérique collent leurs grandes feuilles desséchées aux vitres,—c'est de l'autre côté, sur les quais, en suivant ces immenses entrepôts où les tonnes de vin et d'eau-de-vie, les ballots et les caisses sont entassés jusqu'aux toits pendant une lieue, où les bateaux descendent la Seine et déchargent leurs marchandises et leurs provisions de toutes sortes sur les pavés en pente, derrière les tours de Notre-Dame, près de l'Hôtel-de-Ville, c'est là que la vie me revenait avec ces grandes histoires de la Révolution, où les gens, au lieu de croupir et de moisir comme ces animaux d'Asie et d'Afrique dans des cages, voulaient être libres et faire de grandes choses. Oui, c'est en face de l'Hôtel-de-Ville, cette large et sombre bâtisse couverte d'ardoises, ses deux pavillons sur les côtés, sa haute porte en voûte, au milieu, où monte le grand escalier jusqu'à l'intérieur, ses grandes fenêtres et ses niches, où les vieux juges, tous les braves gens des anciens temps, ont leur statue, c'est là que je me rappelais la terrible Commune : ces hommes de la Révolution, avec leurs habits à larges parements, leurs perruques, leurs tricornes, qui balayaient le pays avec leurs décrets, qui déclaraient qu'on gagnerait tant de victoires en Hollande, tant en Prusse, tant en Italie, ainsi de suite,—ce qui ne manquait pas d'arriver,—et qui se soutenaient avec vingt départements contre tout le reste de la France et de l'Europe, en nommant des généraux soldats et des soldats généraux, pour le service de la patrie ! Oui, j'étais dans l'admiration en regardant cette bâtisse, où s'étaient accomplies de si grandes

choses ; je comprenais mieux l'histoire que m'avait prêtée le vieux Perrignon, je me représentais ces révolutionnaires, et je pensais : " C'était d'autres hommes que nous ! Dans des années et des années nous serons tous en poussière, on ne saura pas même que nous avons existé, et d'eux on parlera toujours, ils seront toujours vivants ! "

J'étais un soir à cet endroit, à l'entrée du pont, rêvant à tout cela, lorsqu'un canonier roux me tapa sur l'épaule, en disant :

" Qu'est-ce que tu fais donc là, Jean-Pierre ? "

Je regardai tout surpris, et je reconnus Materne le cadet, celui qui s'appelait François. Nous n'avions jamais été bien amis ensemble, et plus d'une fois nous nous étions roulés à terre ; mais en le voyant là, je fus tout joyeux et je lui dis :

" C'est toi, François ? Ah ! je suis bien content de te voir "

Je lui serrai la main. J'aurais voulu l'embrasser.

" Qu'est-ce que tu fais donc à Paris ? me demanda-t-il.

—Je suis ouvrier menuisier.

—Ah ! moi, je suis dans les canoniers à Vincennes. Qu'est-ce que tu payes ?

—Ce que tu voudras, Frantz."

Et lui, me prenant aussitôt par le bras, s'écria :

" Nous avons toujours été bons camarades ! Arrive... je connais un bon endroit... Regarde... c'est ici."

C'était à quatre pas, et je pense que tous les endroits étaient bons pour lui, quand un autre payait. Enfin n'importe ! il décrocha son sabre, le mit sur le banc en treillis, à la porte du cabaret, et nous devant une petite table dehors.

Les gens allaient et venaient. Je fis apporter une bouteille de bière, mais Frantz voulut avoir de l'eau-de-vie ; il dit à la femme :

—Laissez le carafon !—Ah ! tu es ouvrier, Jean-Pierre, et où ça ?

—Rue de la Harpe, mais je demeure rue des Mathurins-Saint-Jacques.

—Bon... bon..., A ta santé !"

Je lui demandai s'il avait des nouvelles du pays ; mais il se moquait bien du pays et disait :

" C'est un trou... ça ne vaut pas seulement la peine qu'on en parle..."

—Mais ton père et ta mère ?

—Je pense qu'ils sont encore vivants. Depuis deux ans je n'ai pas eu de lettre d'eux.

—Et toi, tu ne leur as pas écrit ?

—Si, je leur ai demandé deux ou trois fois de l'argent ; ils ne me répondent jamais... ça fait que je me moque d'eux. A ta santé, Jean-Pierre !"

Il finissait toujours par là : " A ta santé, Jean-Pierre ! "

Une chose qui me revient, c'est que je lui parlai de la réforme et qu'il me dit :

" Oui, c'est de la politique, et ceux qui se mêlent de politique, gare à eux ! Tu sauras que chez les armuriers tous les fusils sont démontés ; il manque aux uns la batterie, aux autres la cheminée ; de sorte que ceux qui voudront faire de la politique, s'ils pillent les fusils, ne pourront pas tirer. Le sergent m'a dit ça ! Il m'a aussi raconté qu'on mêle dans le nombre de ceux qui veulent faire de la politique, des gaillards solides, bien habillés, comme des propriétaires,—qui passent même pour les plus enragés,—et qui portent de gros bâtons plombés avec lesquels ils assomment leurs camarades. Ces gens se reconnaissent tous par des signes. Ils arrêtent les autres et se mettent toujours trois ou quatre contre un. Avec ça, la troupe arrive et balaye le restant de la canaille. Ainsi ne te laisse pas entraîner dans la politique. C'est un bon camarade qui te prévient... Prends garde !

—Je te crois, lui dis-je, et je n'ai pas envie de m'en mêler."

Comme alors le carafon était vide, Materne se rappela qu'il devait répondre à l'appel et que Vincennes était à plus d'une lieue,